



MAT 1

FÉLIX BASSET

MAT 1

FÉLIX BASSET

ENTRETIEN

par Thomas Perrin

IMPRIMÉ À BESANÇON, NOVEMBRE 2018

AVANT-PROPOS

Mon premier souhait, en entreprenant ces entretiens, était de laisser au maximum la parole à d'autres que moi. Il convient toutefois de précéder de quelques mots ce livret, ainsi que les suivants, afin de préciser leur but. Ce qui est tenté ici, c'est une réponse.

Il faut qu'apparaisse quelque part une réponse aux discours hypocrites et bien-pensants de galeristes parisiens lus dans un numéro d'*Art Press**. Une réponse au marché de l'art et aux foires. Une réponse à l'âpreté de la fin des études, qui implique *naturellement* le début d'une forme de précarité. Il faut une réponse au mépris de la majorité face aux cohortes de jeunes artistes, graphistes, créateurs talentueux·ses qui apparaissent tout les ans, sorti·es d'écoles d'Art ou d'ailleurs. Des artistes que personne n'entend, dont le discours est *invisible* à trop d'yeux.

Je dis invisible, mais il faudrait plutôt dire que ce discours est *mat* : sans brillance, sans relief, sans *intérêts* aux yeux de « ceux qui comptent ». Invisible surtout à ceux qui refusent de changer les règles d'un jeu d'Échec qu'ils ont inventé pour être toujours gagnants.

Mat, c'est la fin du jeu. Ici, MAT sera une réponse donnée à ceux qui ne veulent pas nous voir, comme pour leur dire que si la partie est finie, il faut en recommencer une nouvelle dont ils ne dicteront pas les règles.

* « *Les galeries entre engagement et pragmatisme* », débat animé par Catherine Francklin, *Art Press* n°460, Novembre 2018. p38

« Bonjour, votre Altesse ! »

On s'est retrouvé dans un café, un matin de Novembre. Félix Basset, jeune artiste et ancien « camarade », mot à entendre au sens scolaire, comme peut-être au sens plus politique du terme. Ayant obtenu son diplôme à l'Institut Supérieur des Beaux Arts de Besançon en juin 2018, tout juste sorti du cadre de l'école, sans être naïf pour autant, il m'a semblé un bon premier sujet à cette future série d'entretiens. Son rapport à l'art, à la politique, et aux différents problèmes sociétaux liés de près ou de loin au « Monde de l'art » faisait de lui un artiste dont les préoccupations me semblaient suffisamment semblables aux miennes pour que je m'autorise l'absence de questions rédigées, et qu'on se décide à discuter franchement. Il est certain que le micro entre nous a probablement légèrement altéré le choix de nos mots, mais je crois à notre pleine et entière sincérité. Après une brève introduction sur les modalités de notre échange, sur la place que je souhaitais laisser à sa voix, plutôt qu'à la mienne (je me sais bavard), je me suis autorisé la plus banale des questions, mais qui m'a semblé essentielle :

TP – Comment toi tu parles de ta pratique? En bref, qu'est-ce que tu fais [comme art]?

FB – Ce que je fais... Et bien, essentiellement ce qu'on appelle de la performance artistique, bien que je trouve ça un peu réducteur. Je suis plutôt un touche-à-tout.

Je me suis toujours défini comme polyvalent, et ma pratique principale c'est le *happening*, une pratique spécifique de la performance.

Je gère tout de A à Z, des costumes à la réalisation de l'œuvre. Cette œuvre est éphémère, non commercialisable ou bien uniquement en terme de prestation, comme quelque chose de l'ordre du spectacle vivant. Mais c'est difficile. En tout cas l'œuvre est et sera toujours, au moment de sa réalisation, déficitaire : je perdrai de l'argent à chaque fois que j'en ferai une, quelque soit la subvention accordé, ou le prix de la prestation.

TP – l'idée c'est que tu dépenses toujours plus que le montant des subventions ?

FB – Oui. En fait, tout se construit autour de l'*alter-ego* « l'Empereur », et lui est configuré pour avoir une espèce d'appétit d'ogre, toujours avide de quelque chose de plus spectaculaire, de plus jusqu'au-boutiste. À chacune de mes performances, de ses incarnations, ce que j'aime bien me dire, c'est : « Là je suis allé plus loin que la dernière fois ».

La dernière fois on a failli tous exploser dans une explosion d'essence (*rires*). Mais c'était très drôle aussi.

TP – Quelque part, ça échappe à certains modes opératoires de fondations privées pour l'art, de non profit fondation, qui gagnent de l'argent, mais qui doivent réinvestir l'ensemble de leur bénéfice dans la fondation.

FB – Pour combler cette... bancalité de modèle économique, je suis en train de penser en ce moment même à l'équilibrer en utilisant l'effet de halo qui est constitué autour de l'Empereur. Ce que constitue sa notoriété locale, son espèce d'adhésion partisane, cette espèce de... rentrée dans le jeu de rôle de l'Empereur de l'Europe. Que certains puissent

se dire « Oui on est sujet de l'Empereur ». Toute cette espèce de petit jeu de rôle qui rend la chose très séduisante...

L'idée est de profiter de ce halo pour *marketer* un art un peu différent : des illustrations, des peintures, des textes même. Ça peut être sous la forme d'objets d'arts assez peu chers, des *posters*, etc... ou sous la forme de *goodies* carrément, des *sweat-shirts* à l'effigie de l'Empereur...

TP – Un peu comme la boutique de l'Élysée ?

FB – Oui enfin, plutôt comme un modèle économique dominant, tout ce qui est *youtubers*, tout ça... une espèce d'uberisation. Se servir de ça comme support d'une certaine subversion.

TP – Quand tu étais à l'école, tu avais un cocon, un espace dans lequel tu pouvais évoluer librement. Maintenant que tu en es sorti... comment tu vois les choses venir, pour cette pratique là ?

FB – L'idée justement, c'est que ce modèle économique c'est vraiment un modèle pour moi de communication politique. Tout ce qui existera d'un côté comme *goodies* et objets peu chers, (et comme la performance en parallèle), servira à amplifier l'aura de l'Empereur. Tu iras chez un de tes potes, tu verras un de mes *posters*, tu vas demander ce que c'est et là il va te raconter l'histoire : « Ça c'est l'Empereur d'Europe, c'est génial, il fait ça comme travail, avec des feux d'artifices, enfin c'est assez peu sérieux mais c'est drôle » et puis tu vas connaître.

En ce qui concerne la sortie de l'école... À l'école, j'ai fédéré une communauté. C'est une des choses dont j'étais le plus fier, qui était la mieux réalisée selon moi. J'avais quasiment l'école entière derrière moi. J'ai joué sur différents plans : je me suis pleinement inséré dans la vie de la

communauté, à des stades élevés : j'ai été représentant des élèves plusieurs fois, je me suis bougé pour créer beaucoup de choses dans l'école, et en même temps j'avais toujours ce statut d'empereur qui faisait qu'on me saluait et me disait « Bonjour, votre Altesse ! ».

L'idée c'est de reconstituer ça en dehors de l'école. Je me laisse un an pour garder l'école en sous main, le temps qu'elle ne m'oublie pas trop, et d'avoir une espèce de base de soutien pour développer quelque chose. Après je vais partir à Marseille, il faudra tout recommencer de zéro, re-fédérer d'autres communautés, soit celles de mon quartier, soit celles de milieux militants. Ou bien celles de milieux artistiques.

TP – Au milieu de différentes questions qui me viennent, la plus triviale serait « comment tu vis aujourd'hui » ? Comment tu paies ton loyer, comment tu manges ?

FB – Je travaille tous les étés depuis que j'ai 17 ans. Je ne cache pas que mes parents sont de la classe moyenne, même si moi je préfère l'appeler avec une certaine lucidité politique « la petite bourgeoisie » ; une bourgeoisie pas très aisée, la toute petite bourgeoisie même. Ils ont toujours pu me soutenir mais comment dire... le prix de cette liberté, c'est quelque chose de très méritocratique : « tu travailles et tu paies tes études, même si nous on te finance le plus gros ». J'ai travaillé tout les étés, donc aujourd'hui, j'ai des droits au chômage. Je récupère l'argent que j'ai cotisé.

TP – Ce qui n'est pas beaucoup... c'est pas un salaire, ça reste une indemnité avant tout.

FB – Ça dépend du point de vue que tu adoptes. Oui, dans l'idéologie dominante on te fait croire que c'est une indemnité. Pour moi l'allocation c'est un salaire.

TP – Bien sur, puisqu'on peut vivre avec. Le fait est que... moi j'ai été confronté à de vrais incompréhensions quand je dis qu'on vit (parfois) avec 450€ par mois. Pour un certains nombres (employés, ouvriers, classe moyenne) se dire « vivre avec 450€ », ça paraît fou. On fait rarement ça par plaisir, mais quand c'est le cas pour nous [jeunes artistes], c'est un choix très assumé.

FB – Après là, mes parents m'aident encore. Pour moins d'un an, après ils vont arrêter. Au début de l'été prochain, ils arrêtent. C'est quelque chose qu'on a convenu ensemble : eux ils ont toujours été (c'est des petits bourgeois) locataires : ils ont toujours économisé leur argent, sans jamais priver leurs trois enfants. Ils veulent acheter une maison maintenant que j'ai fini mes études, on a donc négocié pour qu'ils maintiennent leur aide pendant un an, avant mes (peut-être) prochaines études. Et en même temps, je cumule avec le chômage, et de nouvelles allocations logements... Franchement c'est raisonnable, je dépasse les mille [euros] par mois. Je crois que c'est la première fois que je dépasse le seuil de pauvreté depuis ma majorité.

TP – Je disais à une jeune fille d'une école de commerce qui me demandait ce que je faisais pour vivre, que j'alternais petits emplois à coté de mon travail de plasticien, que je ne sais pas, en gros, ce que je ferai dans deux mois, mais qu'en même temps, cette forme de précarité, c'est une forme de liberté : de ne pas avoir d'attaches, de ne pas avoir d'engagements à long terme.

FB – C'est quelque chose qui est à double tranchant : on peut se le permettre quand on est jeune, on est facilement employable. Même si les employeurs nous savent sur-qualifiés, ils savent aussi qu'on est jeunes, qu'ils peuvent nous exploiter comme ils veulent... Y a pas de mal à ne pas savoir

ce qu'on va faire dans deux mois parce qu'on est facilement employable. Et puis on est blancs aussi. Ouais... ça compte énormément ça. On est blanc...

TP – On est des mâles.

FB – On est des mâles et on est bien élevés. Notre qualification et notre milieu social fait qu'on a... de la « tchatche ». Donc on est très facilement employable même pour des jobs de merde. Après ce qui est à double tranchant je trouve, c'est que ça permet pas de respirer et de créer des choses sur le long terme, et ça va disparaître... d'ici cinq ans quoi. Notre employabilité va commencer à se dégrader. Et puis il peut arriver des choses. Tu peux avoir un accident... La mobilité réduite...

TP – Oui évidemment je ne dis pas « Vive l'emploi libéral, flexible, c'est formidable ». Mais avec notre statut d'artiste, ces modes de travail, c'est un choix par défaut, vu l'absence d'un statut qui nous prenne réellement bien en charge. Je dis plutôt que nous sommes forcés, par défaut, à accepter cette précarité comme une forme de liberté.

FB – Il y a un livre de Zola qui m'a marqué, sur cette notion, à la fois d'extrême pauvreté et en d'avoir un but absolu en art : *L'Œuvre**. Ça raconte la vie d'un peintre, très inspiré de Cézanne, ils se sont d'ailleurs, lui et Zola, brouillés à la sortie du livre... Le peintre explose les codes, il fini donc par ne plus être exposé. Il vit dans la merde, mais il continue, et il s'engouffre dans une sorte de folie. Je sais pas, ça m'a toujours semblé assez révélateur sur ce statut de pauvreté, et je me suis toujours dit de pas « trop » le chercher non plus, d'essayer de m'en extraire le plus vite possible.

* EMILE ZOLA, *L'Œuvre*, Paris, G. Charpentier, 1886.

TP – Tu remarqueras que je vis... assez confortablement en ce moment, et que je suis pas près non plus à accepter certains seuils de pauvreté. C'est mon propre confort qui me permet de dire ça, d'adopter ce point de vue, je le reconnais.

FB – Par exemple, les niveaux de vie, les privations que M.B. subit des fois... pour moi c'est insoutenable. Après moi, je viens d'un milieu où j'étais protégé. Mes parents, quand ils en chiaient dans leur vie, ils arrivaient toujours à la fois à protéger leurs économies et leurs enfants...

Ce que je te disais aussi par rapport à mon modèle économique : c'est pour servir le propos de l'Empereur qui est anti-capitaliste, anti-républicain, qui est démocrate, qui est communiste...

TP – Tu veux dire qu'il existe des modèles politiques qui permettrait d'être démocrate sans être capitaliste ?

FB – Et sans être républicain ! (*rires*) Et je suis aussi communiste. Paradoxalement, pour servir à la fois le message et puis pouvoir en vivre, moi j'essaie d'accumuler les stratégies pour être facilement repérable, pour pouvoir vendre assez facilement des œuvres, tout en étant de plus en plus connu. Faire des coups d'éclats aussi. Là par exemple, j'essaie de bosser en ce moment sur le *storyboard* d'un faux documentaire sur l'Empereur. Ça rentre complètement dans une stratégie d'auto-promotion. Je reprend les codes des documentaires sur les chefs d'états, ceux des documentaires *Arte*. Je fais intervenir des figures d'autorités, comme Laurent [Devèze] philosophe, où Daniele Balit, historien de l'art, ce genre de choses. Ça sera un film d'auto-promotion de plus d'une heure, que je pourrai vendre quand quelqu'un ne connaîtra pas le narratif de l'empereur : « Bah t'as pas vu ce film ? C'est un excellent documentaire sur moi ».

Bon, y a quelque chose de l'imposture aussi.

TP – Cette question de l'imposture, elle est toujours centrale dans ton travail. La légitimité auto proclamée. Je me demande... De mon côté, avec Claude [Boudeau], on monte en ce moment un dossier de demande d'aide à la production pour un projet de sculpture, qui s'accompagne de photographies, de vidéos, et d'une performance. Ce « bloc » d'œuvres, avec leurs différentes caractéristiques, peuvent être valorisables soit en terme de cachet, de prestations, d'expositions ou de ventes. La multiplication des médias, ça nous permet d'élaborer aussi différentes stratégies de légitimations, face aux « cases » déjà prévues dans le cadre d'un dossier administratif, ou d'une valorisation institutionnelle. Pour toi, c'est encore plus spécifique, vu que l'élaboration même de ces stratégies est intrinsèquement liée à l'œuvre que tu constitues, mais si l'on y réfléchit cette nécessité (financière, administrative) de diversifier nos stratégies, on peut l'observer chez la plupart des artistes qu'on connaît, en tout cas chez les jeunes artistes.

FB – Oui bien sur.

TP - Une céramique peut être prise en photos...

FB – Et tu peux en constituer un livre d'artiste, rester ouvert finalement à toute collaboration qui te pousserait au-delà de tes limites. C'est aussi pour ça qu'on a été formé.

TP - À être polyvalent.

FB – Bien sur. Ce qui reste important dans cette espèce de *cross-média*, en termes purement stratégiques, c'est de garder une identité visuelle forte (pour moi c'est l'Empereur) et puis d'avoir des choses qui tournent autour. Qui

soient inféodées.

J'ai toujours cette métaphore autour de l'Empereur, qui serait un énorme trou noir qui attire tous les projets à lui. Mais un peu comme Gargantua dans *Interstellar*^{*}, le trou noir, avec les planètes qui tournent autour. Il y a ces petites planètes qui sont inféodées par la gravité du trou noir, mais qui ont aussi leur propre existence de planète. L'idée est plutôt d'essayer de développer sur ce modèle économique principal d'autres modèles pour survivre.

Après je fais tout simplement d'un de mes déterminismes un choix, dont j'ai pris conscience et qu'il faut maximiser dans son efficacité politique et commerciale. J'ai quand même un regard assez cynique sur mon travail, en soi...

J'ai beaucoup de mal en ce moment avec les performances, les actions qui ne réfléchissent pas vraiment à tout les aboutissants et les conséquences, et même les présupposés de leurs actions.

TP – Tu penses à quelque chose en particulier ?

FB – Et bien (et j'ai beaucoup de mal à leur en parler), par exemple T.B., membre de l'*AR(C)T Action Building*^{**}, qui propose pour la deuxième fois une action avec des pancartes blanches, en centre ville, pour un événement en plus très particulier : la venue de Macron. Ça par exemple j'ai énormément de mal. J'en ai déjà parlé à l'époque, mais j'ai n'ai pas envie non plus de me faire valoir comme figure d'autorité qui viendrait clore le débat : « C'est Félix qui le dit ».

* CRISTOPHER NOLAN (réalisateur), *Interstellar* (DVD), Warner Bros, 2014, 169 min.

** L'*AR(C)T Action Building* est un Atelier de Recherche et Création initié à l'ISBA par le collectif Montagne Froide et avec les étudiants de l'ISBA, centré autour d'un travail sur la poésie sonore, l'art-action et la performance.

En plus c'est le genre de chose où je peux vite m'énerver, et j'ai pas envie d'avoir cette posture par rapport à eux. Mais je trouve très problématique qu'une bande de jeunes étudiants en art fassent ça. Ils sont issus pour la plupart d'un certain milieu. Et même si ils ne le sont pas tous, ils font tous des études supérieures, ils font des études qui ne servent pas « un métier », des études « gratuites » quelque part, et ils arrivent en mimant les représentations classiques du mouvement ouvrier, dans le cadre d'un événement politique...

TP – Et en les aseptisant.

FB – En tout cas en prenant le risque de les tourner en dérision. Y a une certaine violence de classe à mon avis qui ne s'explique pas.

TP – On peut sans doute les excuser de leur manque d'expérience, ils sont encore étudiants, en recherche.

FB – Bien sûr.

TP – Ce qui me fait penser, (c'est une conversation qu'on a eu, Claude et moi), quand on parle avec des gens, on se sent parfois réactionnaire. On a l'impression d'être des vieux cons, à râler sur tout et sur tout le monde parce qu'on ressent une sorte de manque de conscience sociale, politique. Il est évident que nous aussi nous subissons nos préjugés, nos stéréotypes.

FB – J'ai du mal avec le mot « Réactionnaire ». Mais c'est assez vrai en même temps. J'ai constitué à la fois ma pratique et ma fibre politique en réaction à ce qui me déplaisait à l'école, par exemple certains professeurs. Y compris dans mes alliés politiques directs, il y a des choses qui me déplaisent. Je me suis un peu configuré par rapport à ça,

mais en autodidacte. Toujours. Comme j'ai appris le dessin en autodidacte, comme j'ai appris pas mal de choses en fait.

Mais c'est vrai que la plupart des gens à l'école, ou des gens en dehors du circuit des écoles d'art qui font des actions, je vais parler en terme de performance, ils ne sont pas formés pour tout prendre en compte.

TP – C'est difficile de prendre en compte « tout ».

FB – Oui mais... Je comprends bien, mais quand je réalise une performance, il y a peu de choses que je sais être en train de raconter, sans savoir vraiment ce qu'elles sont. Je ne maîtrise pas tout, mais je sais dans l'ensemble que ce je fais est pas méprisant, pour en avoir parlé avec des gens un peu éclairés. Par exemple, moi aussi j'ai repris les codes de la manifestation, pour ma dernière performance au cours de mon diplôme, où on scandait quelque chose... mais je ne me moquais pas des manifestants et des manifestations. Je m'en faisais le prolongement.

TP – Et ça n'essayait pas de camoufler la violence. Je trouve ça important à préciser. Dans l'action collective en train de se préparer, il y a un coté très doux, très calme, très neutre. Alors qu'une manifestation c'est violent. Ça l'est, parce que c'est l'expression d'une opposition, parce que ça a une existence sociale réelle. Ce n'est pas forcément une violence physique, mais c'est une violence réelle qui existe et qui se manifeste.

FB – C'est aussi l'interprétation (dans ce cadre précis) d'un mode d'expression populaire de la colère qui est mou. Qui est aseptisant, clairement. Les syndicats sont coupables de ça, parce qu'ils perpétuent cette forme alors que le capital et les formes de pouvoirs n'ont peur que de l'originalité. Mais si une forme est originale, alors elle ne menace quasi-

ment qu'une fois le pouvoir. C'est Saul Alinsky* qui assez *ouf* là-dessus, qui explique que tu ne peux pas faire deux fois la même action, les institutions de pouvoir sont préparés après...

Cette espèce de promenade funèbre, avec des pancartes, que sont les manifestations aujourd'hui en France, c'est dépassé et il faut trouver d'autres modèles d'actions.

Et dans ce cadre précis viens s'ajouter le filtre de « l'Art contemporain », qui s'applique sur la performance, et qui est un peu le canon assez grossier de ce qu'on appellerait les pompiers de l'Académisme. Dans un autre temps on aurait utilisé cette expression.

Tu viens, habillé très simplement, ou habillé tout en noir, tu viens avec un objet, tu fais une action simple dans laquelle un verbe unique personifie l'action et la résume. C'est très présent en art plus largement, mais en performance c'est quelque chose que j'ai toujours refusé, personnellement. Pour moi il doit y avoir toute une série de verbe qui puisse qualifier l'action. Et parfois même qu'il existe des fois une impossibilité à se formaliser exactement ce qui était montré. Il faut que ça joue aussi sur l'ambiguïté, que ce soit quelque chose de généreux. Ça manque généralement de générosité en performance je trouve.

TP – En même temps, dans le monde de l'art, je suis heureux de voir que les noms de performeurs qui reviennent, ce ne sont pas ceux qu'on voit généralement dans les institutions traditionnelles et qui font des choses très propres. C'est plutôt Piotr Pavlenksi, Abel Azcona,... des artistes dont les performances sont très violentes. On ne retient pas souvent les petits péteux qu'on voit dans certaines institutions. C'est des gens qui, et tu parles de générosité, se donnent plutôt

* SAUL ALINSKI, *Entretien avec Saul Alinsky: Organisation communautaire et radicalité*, Éditions du Commun, 2018.

à corps perdus, tout comme (plus proche de nous) Claude peut le faire, où même comme toi tu peux le faire aussi. Tu dépenses dans tes performances plus ce que tu ne gagnes, c'est déjà par définition une générosité.

FB – J'en ai fait aussi des actions sobres, j'ai participé à différentes choses. Je n'étais pas l'auteur, mais je participais à la performance, donc j'étais un performeur. Dans ces cas-là, sois j'étais gêné, sois j'étais ennuyé.

TP – Tu ne le ferais plus maintenant ?

FB – Il n'y a plus rien qui m'y pousse en fait. Avant je gérais presque à moi tout seul l'ARC Action Building. J'ai même mis sur mon CV que j'étais le « directeur » de cette « auto-organisation ». Quel oxymore !

Maintenant je n'ai plus à donner le change. Je suis allé voir les petiots, je leur ai dit que j'allais bientôt faire des performances, et que je les contacterais par SMS. Je leur ai demandé leurs numéros, je leur ai expliqué les performances, et voilà. Je ne suis plus étudiant, je n'ai plus à donner le change, je n'ai plus à me priver de penser certaines choses que je pensais, plus à me forcer à être bienveillant...

TP – Qu'est ce que tu penses de la question de performance furtive, de ce qu'on peut voir parfois, des intrusions dans le paysage des institutions ou autre ? Je parle plutôt de performances discrètes, et pas de certaines intrusions comme ce que fait Hubert [O.P. Auger] et les membres des Enfants de Chienne, qui sont beaucoup plus spectaculaires.*

* « Les Enfants De Chienne A.C. forment un club d'artistes originaires de Montréal. Pour eux, le succès d'un artiste est essentiellement dû à ses connexions, à sa visibilité et à sa valeur marchande, plutôt qu'à son talent. [...] Libres et indépendants, Les Enfants De Chienne s'approprient l'esthétique et la structure organisationnelle des clubs de motards. [...] De leur point de vue l'art contemporain est un domaine dans lequel il faut jouer rough pour réussir. Le pouvoir, le territoire, la notoriété et le profit sont les réels enjeux artistiques

FB – Pour ce qui est de l'action furtive... Je me suis déjà permis d'essayer d'en concevoir, même si je ne les ai pas faites ensuite. Ça m'arrive d'avoir des idées d'actions furtives. Ce que je trouve intéressant, c'est de pouvoir la raconter après. De pouvoir la réintégrer à un récit, dans mon cas qui serait rattaché à mon alter ego... Je trouve intéressant la façon dont Quentin [Lacroix] en parle de son travail, il la réintègre dans une narration fragmentaire. Il vient te raconter une action, et d'un coup elle prend tout un sens par rapport à l'exposé sociétal qu'il te fait en même temps...

Dans son diplôme de troisième année, il y avait une anecdote dans laquelle il racontait comment depuis plusieurs semaines il tournait autour de caméras de surveillance. Quelque chose de super étrange et super suspect dans l'espace public. Il faisait ça un quart d'heure, ou une demi-heure... assez régulièrement. Ça affichait aux yeux des gens la présence d'une caméra, ça le rendait lui extrêmement suspect, mais ça montrait aussi que la caméra nous rend tous suspect. Enfin, il y a tout un jeu qui est intéressant, mais qui est surtout intéressant quand il raconte cette anecdote ; quand il la réintègre à sa narration...

L'action furtive évite par nature d'avoir des traces, un cameraman notifie immédiatement la présence de quelque chose qui fait événement (ce qui détruit le caractère furtif). Du coup... Oui et non, pour la performance furtive. Oui et non... Moi, ça sera jamais mon fond de commerce. Mais je l'ai pas vue poussée assez loin, avec une assez grande radicalité. On parle toujours d'interstices, de zones interstitielles de lutte, mais j'ai pas vu la lutte. J'ai vu l'interstice, mais j'ai pas vu la lutte.

du XXIe siècle. »

Extrait du site des *Enfants De Chiennes* : <http://lesenfantsdechienne.com/artclub/>. En Octobre 2018, leur membre Hubert O.P. Auger menait une résidence de recherche à l'Institut Supérieur des Beaux Arts de Besançon.

TP – À être forcément racontée, elle me semble tout de suite trop vite réinvestie de mille discours théoriques, artistiques...

FB – Tant que tu maîtrises bien ton discours, ça reste intéressant, Quentin le fait très bien, même si c'est pas son fond de commerce non plus. Par contre, d'autres le font très mal.

TP – Pour finir, tu voudrais ajouter quelque chose ? Si tu voulais que quelque chose soit dit, ou écrit, ça serait quoi ? Un truc dont on parle jamais à propos de notre situation [de jeunes artistes] ?

FB – Je pense qu'on ne parle jamais vraiment de nous. Je pense qu'on est invisibilisé, comme à peu près tout ce qui pourrait déranger la bonne conscience du capitalisme. On est invisibilisé comme plein de gens à travers des mots très gentils, on est toujours investi de mots très positifs dans notre précarité : on fait des projets, on cherche à faire de l'art pour les gens, on se contente de peu, système D,... Moi j'aimerais bien qu'on arrête de penser cet espèce de *statut quo* comme quelque chose de bienveillant et qu'on réarme notre vocabulaire pour parler de notre situation.

Notre situation elle est simple : on est des pauvres, on crève la dalle. Même après l'école et avec notre master surqualifiant, et bien il y a encore une sélection qui s'opère, bien après le diplôme, celle des gens qui vont durer, celle des gens qui vont faire le plus de réseau le plus vite, celle des gens qui vont pouvoir vendre, rencontrer d'autres gens aussi...

Donc après toute les cruautés de la sélection sociale, toutes les cruautés de la sélection scolaire, on vit les cruautés de la sélection du temps, du « combien de temps tu vas survivre à cette misère là », cette misère d'artiste précaire,

jeune et méconnu. Et si tu survis, qu'est ce que tu deviens et qu'est ce que ton art devient? Tout ça on en parle pas.

J'ai fait une expérience assez drôle quand je gérais *Action Building*, c'est à un moment où Quentin et moi savions qu'on allait partir de l'école, on savait ce que on allait devenir (je savais que j'allais toucher le chômage). En face de nous on avait des premières années, deuxième années, surtout des premières, ils venaient d'arriver.

On leur a demandé d'écrire, sur des *post-it*, ce qu'ils pensaient faire après leurs études. Quelques-uns ont répondu bien sur « Artistes », « Graphistes », d'autres encore ont marqué « vivre selon mes idéaux ».

On a été les derniers à poser nos mots, pour leur dire :
« Ben non, on va être chômeurs, on le sait .»

Après un moment de silence, ils ne nous ont pas crus.

15 Novembre 2018.

« *Mat*, c'est la fin du jeu.

Ici, MAT sera une réponse donnée à ceux qui ne veulent pas nous voir, comme pour leur dire que si la partie est finie, il faut en recommencer une nouvelle dont ils ne dicteront pas les règles. »